

La vie à Paris

Et ce n'est pas seulement le "Grand-Seize" qui va quitter le coin de rue où nous l'apercevons encore, illumine de réunions, point "select" évidemment, celui-là, mais utile, populaire, aimé des Parisiens, qui va disparaître. Les fortifications n'existeront plus bientôt. C'est décidé. Il y avait longtemps — depuis des années — qu'on les regardait comme abolies. Elles avaient en leur rôle un moment, un beau rôle tragique, mais parvenues à un âge avancé, elles ne vivaient plus que de souvenirs. Elles rappellent aux anciens gardes nationaux du siège les nuits de garde, les sentinelles battues, les parties de bouchon et ces heures glaciales où, dans la neige, on montait sa faction en écoutant le canon gronder au loin dans les forts et en interrogeant l'ombre douteuse, menaçante.

Mais à vrai dire, les gamins seuls et les promeneurs se souvenaient qu'il y avait encore des talus à l'Herbe pelée où l'on pouvait courir, jeter aux boules de neige durant l'hiver ou s'étendre au frais pendant la belle saison. On voyait encore, le dimanche, des familles ou des "sociétés" dîner là, en plein air, comme les bons bourgeois de Roumainville ou du Pré-Saint-Gervais au temps pré-historique de Paul de Kock.

Albert Méral a chanté ces fortifications pacifiques dans ses "Poèmes de Paris".

Les couples de petits rentiers. Trouviers malingres et blêmes. Habitants des pauvres quartiers. Ou meurent les faubourgs extrêmes.

Le dimanche, n'y tenant plus, quittent la ville ainsi qu'un baquet.

Il se passe sur les talus. Une journée à la campagne.

Les fortifications étaient pour l'ouvrier le faubourien en promenade un salon comme un autre, un jardin sans arbres, mais où cependant le chevalier Primtemps mettait encore quelques fleuriettes. Et les fortifications avaient leurs idylles et leurs drames. Amourettes du matin, égarements sinistres au soir tombant et la nuit venue.

Alors les fortifications, peintes par un maître réaliste tel que Raffaelli ou Steinlen, devenaient les "fortifs" où se retrouvaient les "nocturnes" chantés par Bruant ou par Jean Rictus. Ce n'était plus la "promenade hors des murs" des travailleurs voulant "prendre l'air", c'était le rendez-vous des apaches, le boudoir en plein vent des amoureux farouches. Romances et "surins" mêlés. Les "fortifs" ont leurs légendes naturalistes comme le pont des Soupirs à Venise, et ses légendes romantiques. Le cambrioleur et le rôdeur prêt à tout faire y remplacent les bravi de mélodrame.

Plus de "fortifs" ni de fortifications bientôt. Les enfants, scolarisés, échappés au garçonnisme et nupture d'atelier, ne se laisseront plus glisser le long des talus comme des amateurs de sport à Saint-Moritz dans la neige. Le petit piquouin et sa payse ne chercheront point, parmi les herbes rases, s'ils trouveraient par hasard ce porto-bouheur: un treble à quatre feuilles. Et le pâle voyou dont parlait Barbier, ira plus loin chercher un autre coin de terre où dormir allongé sur le ventre ou sa casquette sur les yeux.

Que dirait M. Thiers s'il vivait encore, lui qui avait fait voter la construction des fortifications qu'une ironie destinée devait le contraindre à attaquer lui-même un jour? Il faudrait bien qu'aujourd'hui il se rendît à l'évidence. Les fortifications, encore une fois, n'étaient plus que de vénérables douairières. La défense de Paris est ailleurs et plus loin. Mais elles ont eu leurs heures, de la répute, et un soir le duc d'Aumale, parlant du roi Louis-Philippe, nous disait en souriant avec une certaine expression de fierté:

— En somme, ces fortifications qu'on nous a tant et si violemment reprochées, M. de Lamartine en tête, elles ont permis à Paris d'arrêter les Allemands et de donner aux armées de province le temps de se former et de sauver l'honneur. Et c'est mon père qui a fait cela.

Car il faut bien se dire que si la disparition des fortifications est un fait qui ne soulèvera aucune objection — au contraire, — leur construction fut une cause de polémiques acharnées et de discours enflammés. Le poète des "Méditations" prit la parole en poète, en grand poète. Chateaubriand, hors de la Chambre, dit son mot, et Victor Hugo répéta peut-être la parole du vicomte de Launay, de cette Mme de Girardin dont les causeries

aujourd'hui sont devenues de l'histoire:

— Paris fortifié, c'est Paris bété!

Boutade plus ou moins spirituelle et qu'on colporta alors d'une salle de rédaction à l'autre, en un mois de janvier qui date de plus de soixante-dix ans. "Soyez franc, écrivait Mme de Girardin, connaissez-vous au monde une ville de guerre où l'esprit travaille?" Ah! chroniqueurs de trop d'esprit! Et Strasbourg? Et Metz, qui étaient à nous alors, et où les universités, les professeurs, les éducateurs multipliaient leurs travaux?... Mais quoi! il était dit qu'il fallait trouver le projet de M. Thiers dangereux et ridicule. C'est la politique. D'autres ajoutaient que sous prétexte de défendre Paris, on l'embastillait, et que les forts détachés étaient destinés surtout à bombarder la capitale.

Encore une fois M. Thiers ne pouvait prévoir en 1841 qu'il pointerait ses propres canons sur ces fortifications dont il était si fier. C'est même là une de ces énormes et cruelles bouffonneries de l'Histoire.

— Jamais, jamais M. Thiers ne consentira à prouver, en attaquant l'enceinte fortifiée, qu'elle était facile à démolir ou à franchir, disait un homme de guerre pendant l'assaut de l'armée de Versailles. M. Thiers ressemble à un artiste qui serait condamné à détruire lui-même son œuvre.

Il ne la détruisit pas. L'enceinte. Il y fit des brèches. C'est le temps qui se charge de la détruire. Ce que l'on appelle aujourd'hui "un coup d'Etat contre l'esprit" va donc s'effriter sous les coups de pioche des démolisseurs. Ce qui fit couler tant d'encre — et imprimer tant de bêtises — va s'évanouir en poussière comme les sottises s'en vont en fumée. Savez-vous ce que devait produire au jugement prophétique du spirituel vicomte de Launay, le vote favorable aux fortifications de Paris? "Maîtres de Paris embaillés, les rabâcheurs en chasse, seront toutes les idées neuves, tous les sentiments généraux, toutes les illusions fécondes, toutes les chimères régénératrices; le règne des Bédouins sera proclamé; l'ère d'aplatissement intellectuel commencera. Adieu la liberté de la presse, adieu la liberté de la tribune, adieu les glorieuses promesses de l'avenir."

Ainsi parle le moraliste satirique de 1841 dit: "Comme il a raison!" Paris est embastillé, bété, comprimé; il suffoque, il étouffe.

Le mur murant Paris rend Paris murmurant.

— Ah! quel misérable géologie, et Adolphe Thiers!

Et trente ans après, ce même locuteur, vêtu de la capote de garde national, s'en va débattant au rempart, fait l'exercice sur les fortifications qu'il déclare nécessaires et qu'il trouve redoutables après les avoir qualifiées de stupides et la nuit, sa silhouette de brave bourgeois se dessine, militaire et hardie, sur le fond du paysage vaguement éclairé où l'on croit voir l'imagination est puissante. l'ennemi se glisser, ramper déjà dans les coins sombres.

Comme il devait se dire alors, l'abonné de la "Presse", le lecteur de Mme de Girardin, que ce malin vicomte n'était malin qu'à demi et que les fortifications, au lieu de tuer Paris, travaillaient à le sauver — si elles pouvaient — et à le grandir!

Mais si Mme de Girardin était une prophète discutée et si ses protestations maussades et si ses oracles sibyllins ont été battus par l'avenir, en revanche ses observations sur les mœurs, sur les modes, sur la vie, et en particulier sur la vie politique, sont d'une actualité toujours plus grande et d'une philosophie profonde sous leur forme légère. Elles n'ont rien perdu de leur valeur.

Lisez, si vous avez sous la main sa "Correspondance parisienne", la lettre du mois de mai 1840, où la belle railleuse nous donne malicieusement la physiologie de ce qu'elle appelle le "député flottant". C'est charmant. C'est délicieusement féroc. C'est d'une observation aiguë et tout à fait amusante. Et cette fois l'esprit n'est pas un sot et la femme d'esprit ne dit point de sottise.

Pour elle, le "député flottant", celui qui va d'un camp à l'autre, sans drapeau, ou dont le drapeau flotte à tout vent, est véritablement roi de France. C'est le député souverain. C'est l'arbitre de tous les destins, car chacun attend tout de lui.

"Que faire d'un député qui a de la conscience et des convictions? Quel espoir peut-on fonder sur son concours? On connaît d'avance son opinion et on la respecte; c'est-à-dire qu'on

désespère de la détruire (il faudrait essayer de la modifier), et comme en politique on ne se soucie que des gens qu'on peut corrompre, personne ne s'occupe de lui. Le député flottant, au contraire, est l'intérêt de tout le monde; c'est à qui le captivera; on s'empresse de lui plaire, on l'invite partout. Le député flottant peut se passer de cuisinier."

Et la femme du terrible publiciste qui voyait de près les hommes politiques de déclarer avec la netteté d'un axiome:

"Être versatile, c'est se créer un bel avenir de crédit."

"Quand le député flottant a voté, il a donné un gage et rien de plus. En politique, donner un gage ne signifie pas s'engager."

"Le député flottant n'est jamais plus libre que le lendemain du jour où il a fait ses preuves en votre faveur."

"La veille d'un vote important, on dresse ordinairement deux listes, on en dresse trois quelquefois; chaque parti compte sur le député flottant."

Et le député flottant figure parfois sur deux listes quand il n'a point son nom sur la troisième.

C'est de député du temps de Molé à des fils et des petits-fils qui ne flottent pas moins que l'auteur n'a flotté.

Il flotte, flotte, flotte — comme l'amiral Cornarini de l'opérette et peut-être que jamais plus qu'aujourd'hui.

Deux députés, en vérité. N'auront si bien flotté.

De ce "flottement" que résultera-t-il? Quel avenir sortira demain de l'urne posée sur le bureau du président du Congrès de Versailles? Une du destin. Sept ans de notre histoire à venir. En regardant de haut et de loin ce qui se passe et se prépare sans doute hors de nos frontières, comment ne ressentir point un frémissement? Ah! l'heure décisive et peut-être tragique!

Et quand je pense que ce qui se trame, ce qui se joue, ce qui se tripatouille sous nos yeux ou plutôt hors de nos yeux, c'est encore, c'est aussi de l'histoire; quand je songe à tout ce qui se dit, se chuchote, s'écrie, se répète, s'imprime, je ne puis m'empêcher de penser qu'il serait doux d'être loin de tout et de tous et de laisser passer toutes ces ambitions, ces rivalités, ces inventions, ces bouillonnements autour du pouvoir. De bons livres, une raine de papier, une bouteille d'encre, je sais des gens pour qui ce serait le bonheur.

Plus d'un de ceux-là se vont aux autres et songent à la tâche acceptée. Ils courent au péril, ils multiplient leur labeur, ils se dépensent pour autrui et ils ne recueillent au bout du compte que des injures et des ingratitude. "Ah! c'est vilain, l'homme; dit un personnage de comédie, quand ça ne labeure pas tout honnêtement la terre!"

J'ai eu la joie de faire applaudir dans une pièce que je me suis interdit de laisser reprendre depuis quelques années, "Monsieur le ministre," un tirade où un homme d'Etat sort du pouvoir en criant son dévouement et son besoin de liberté. Avec quelle émotion vaillante le pauvre Marais disait ce passage:

— Je suis las, las de ces surdités d'en haut, de ces ignorances et de ces haines d'en bas; las de cette moule éternellement tournée dans le bruit et dans le vide. Ah! ils sont certes d'une race à part, ceux qui peuvent supporter toute leur vie l'injure, la duplicité, la trahison, sans tomber parfois du mépris des autres au mépris d'eux-mêmes. Quel crève-cœur! Tiens, depuis que je suis entré au ministère, j'ai entendu parler d'apostilles, de destitutions, d'avancements, de décorations, d'ambitions de tous genres; c'est à peine, ma parole, si j'ai entendu parler de la France!

C'est en 1883 que Marais jouait la pièce au Gymnase. Trente ans! Depuis trente ans la comédie politique n'a point, je crois, parlé plus haut sur la scène; mais l'autre comédie, celle dont nous sommes aussi les spectateurs, n'a pas changé, et plus d'un de ses acteurs doit être tenté de dire comme mon personnage d'autrefois:

— J'en ai assez!

Mais en a-t-on jamais assez? On attend qu'il y en ait trop. On reste. On reste précisément parce qu'il y a des coups à recevoir et des iniquités à subir. On redoute qu'un renoncement ne ressemble à une fuite. La lutte et la séance continuent et ce n'est pas la lutte pour la vie ni pour le repos, ni pour ce peu de chose qu'est le pouvoir, c'est la lutte pour le devoir, la lutte pour cette "galerie" qui lâche aussi facilement celui qui tombe qu'elle acclame au hasard, et simplement parce qu'il surgit, celui qui arrive.

Je dois avouer, simple témoin des journées présentes, que les acheteurs de journaux étaient aussi nombreux hier dans la rue autour des vendeurs de "Paris-Sport" ou de l'"Aglé" qu'aujourd'hui des crieurs des nouvelles politiques du soir. "Demandez le résultat des Six jours de Paris!" Entre les deux balancait la curiosité publique; et même, à partir de franc, lorsqu'on préférait les nouvelles du Luxembourg aux nouvelles du sport, on traitait encore la question de la présidence comme une course quelconque à Longchamp. On pariait. On pariait fiévreusement. On parlait encore. Regardez la cote. On l'avait hier établie en prime-Bourse. Il faut que tout se traduise par une façon de jeu de roulette. C'est une des caractéristiques du moment.

Mais il y a aussi les interviews, les opinions du boulevard ou des coulisses. On a fait voter nos comédiennes. Chacune a son candidat. L'ont-elles compromis ou se sont-elles compromises? C'est là la côté souriant, amusant et paradoxal de ce match vraiment redoutable par ses conséquences possibles.

Et je vais relire le beau livre de M. Henri Loyret sur le président de la République, son rôle, ses droits et ses devoirs.

Il y a dans les Epigrammes de Goethe une boutade maintenant plus que centenaire sur l'Assemblée nationale et qui me revient à la mémoire aujourd'hui.

"Au droit côté et au côté gauche, sur la montagne et dans la plaine, ils sont assis, dit le poète, ils sont prêts au combat, tous antipathiques les uns aux autres."

"Si tu te voyais au bien général et si tu voyais comme tu penses observe avec qui tu te brouilles, considère qui tu te concilies."

Et c'est toute la politique qu'elle caractérise — la "faute" de Faust.

On ne s'étonnera pas que je n'aie guère parlé que de cette élection, de ce steep-chase. Il en est question partout.

Le télégraphe attend et les journaux ont, par avance, les portraits tout gravés et les biographies toutes faites des candidats officiellement connus ou tenus en réserve, coureurs ou outsiders. Elles attendent "sur le marbre" ces biographies nettement élogieuses — car il faut bien saluer le soleil levant. — et l'une d'elles s'étonnera, rayonnera en première page, dès que le Congrès aura prononcé.

Un biographe ainsi tout le monde, on est préparé à tout. C'est là du bon journalisme. Je sais un recueil illustré qui garde précieusement les images toutes prêtes des contemporains dont la santé chancelle. "On dit que M. X... est malade." M. X... peut mourir. Son portrait peut paraître à l'instant même. Jamais candidat académique guettant le malaise d'un contemporain ne fut mieux renseigné que le rédacteur, le collectionneur de ces portraits tout faits, "On a de mauvaises nouvelles de Z... Ouvez le tiroir!" Il y a là comme un musée spécial de visages connus. Dès que la mort passe, on prend l'image en toute hâte, et le défunt s'étale immédiatement devant le public — stupéfait de tant de promptitude.

Le rédacteur en chef, qui a de l'esprit, appelle cette collection préventive sa "Morgue." Il est de ces portraits qui attendent depuis des années. Il en est qui frognent même l'attente de leurs éditeurs. Tel écrivain qui vit encore pourrait trouver dans le tiroir en question d'un journal illustré sa biographie, et dans l'armoire aux échecs son portrait tout préparé. De temps à autre, le rédacteur en chef passe la revue de ces moribonds; il trouve que ces contemporains encombrants s'obstinent étrangement à vivre.

— Comment! Il dure encore, celui-là!

Ses tiroirs débordent. Il se demande quand on pourra enfin publier ce candidat à la première page. Comme Charles-Quint, plus d'un illustre pourrait, en visitant les salles de rédaction, assister vivant à ses funérailles. Je veux dire connaître avant leur publication les articles écrits par avance sur sa carrière et son caractère et savoir s'il aura "une bonne presse."

— Mon cher ami, disait un romancier dont on avait annoncé la mort et qui faisait au rédacteur en chef d'un journal une visite de convalescence, vous seriez très aimable de me montrer la "nécrologie" que vous avez bien voulu me consacrer. Il ne me déplairait pas d'en corriger les éprouvés!

Ce qui fut fait. L'homme de lettres corrigea, çà et là, quelque adjectif; il ajouta trois ou quatre épithètes agréables et rendit l'article au journaliste.

Il vit toujours, le bon conteur. Il se porte bien. Il engraisse. Il sait déjà ce que dira de lui la

postérité du lendemain, puisqu'il a corrigé son oraison funèbre. Cette certitude lui donne joie et santé.

Mais il semble ne pas connaître les hommes. Entre la coupe et les lèvres, il y a la place d'un malheur. Entre deux scrutins, n'y a-t-il point l'espace d'une translation? Entre l'article imprimé et l'article publié, n'y a-t-il point la possibilité d'un "écartement"? Les épithètes agréables, comme les bulletins amis, peuvent fort bien se perdre en route. Rien n'est certain qu'incertain, disait un sage.

Et c'est la morale de ces journaux de fièvre. Le dernier mot de la politique est l'imprévu. Versailles, la ville historique, a déjà vécu plusieurs fois une de ces heures fameuses qu'on appelle jadis la Journée des Dupes. L'important, nous en tombons bien d'accord, c'est que la Dupée ne soit point la France.

JULIES CLARETIE.

Le Type Humain

A toutes les époques, on s'est essayé à juger les hommes d'après leurs apparences extérieures. Primitivement on rapprocha la physionomie humaine de celle des animaux et ce fut la "physiognomonie" dont le principal vulgarisateur, sous le crépuscule, fut le Napoléon J.-B. Porta, qui a très érudite et très minutieusement étudié les traits individuels de têtes de lion, de singe, de buffe, d'âne, etc.

Puis, sans venir des phylorogistes, qu'on a beaucoup raillés, bien qu'ils aient émis un assez bon nombre d'idées justes et raisonnables.

Avec Darwin s'ouvre la période véritablement scientifique; tous les jours en quête de preuves pour appuyer sa doctrine de l'évolution, l'illustre savant fut amené à étudier et à exploiter les nouvelles données d'expansion, la mimique dans ses rapports avec les sentiments et les passions. Finalement, Duchenne, de Boulogne, Gratiolet, et plus récemment, Mme Bessonet-Favre ont poursuivi, par des voies différentes, le même problème. Ce court historique dans le seul dessein de montrer que l'on a, de tous temps, cherché à déterminer le type humain et ses relations avec le physique et le moral du sujet.

Aujourd'hui encore, le problème est loin d'avoir perdu de son importance primitive, et comme le remarque, avec une précision, le docteur Goldschalk, il n'est pas un médecin, pas un clinicien digne de ce nom qui ne se fasse une opinion, dès le premier contact avec un malade, sur le simple aspect de sa physionomie, de son habitus extérieur. Mais nous devons reconnaître, toutefois, que la question vient d'être abordée par deux expérimentateurs des plus ingénieux et originaux.

Dans leur "Morphologie médicale", MM. Chailou et Mac-Auliffe ont cherché à établir quatre types principaux auxquels peuvent se rattacher tous les types humains; le type respiratoire, le type digestif, le type musculaire, le type cérébral.

Dans le "type respiratoire", le thorax, particulièrement développé, constitue, à lui seul, la plus grande partie du tronc et réduit à de très petites dimensions la région abdominale. Ce type se recrute surtout chez les peuples nomades (Arabes, Kalmarkis). Il a aussi de nombreux représentants parmi les montagnards.

Les peuples nomades, en effet, en passant de la plaine à une région d'altitude plus élevée, d'une température chaude à une température froide, d'un pays sec à une région humide, d'un climat mou à un air vif, de plus en plus en fait, de longues marches, de l'équitation, de la course, etc., les nomades développent l'amplitude de leur thorax, facilitent le jeu de leurs poumons.

Quant aux montagnards, ils se trouvent placés dans des conditions à peu près analogues; si les déplacements qu'ils effectuent ont moins d'étendue que dans le cas précédent, ils sont rapides dans le sens vertical et imposent aux poumons le contact d'atmosphères variées; enfin les efforts nécessités par l'ascension et la descente sont, de tous les exercices musculaires, ceux qui contribuent le plus puissamment au développement de l'appareil pulmonaire.

Le "respiratoire" a le geste mesuré; son attitude générale contraste souvent, par son équilibre, avec celle du "musculaire", plus incliné aux actes violents. Comme les autres types dont nous aurons à nous occuper, celui-ci est rarement pur. Ce qu'on rencontre le plus fréquemment, ce sont les types "cérébro-respiratoire" et "musculo-respiratoire". Pascal, Henri IV, à en juger par leurs portraits, peuvent être compris dans le pre-

mier de ces types mixtes: Démophile, l'astronome Bailly, dans le second.

Le "type digestif" se différencie de bonne heure; il est des sujets chez lesquels il s'est affirmé dès l'âge d'un an. La prédominance digestive est caractérisée par une région abdominale prépondérante et, au niveau de la face, par l'importance de l'étage digestif; lèvres, bouche, menton.

On reconnaît le type digestif plutôt au tronç qu'à la face; cependant on peut citer en exemple la face "en pyramide" du célèbre musicien Rossini, un digestif s'il en fut!

Mais de tous les types, le plus répandu est le "type musculaire". Ce type dont la perfection répond à l'idéal classique de la beauté corporelle, et qu'affinent les sports et les exercices physiques, ne se manifeste le plus souvent qu'à l'époque de la puberté.

La prédominance musculaire se caractérise par le grand développement des muscles et, au niveau de la face, par une répartition égale des étages cérébral, respiratoire et digestif. Le dessin de son représentant Bonaparte avant l'empétement, permet de classer celui-ci parmi les musculaires, ou, pour mieux dire, parmi les musculo-cérébraux, qui peuvent également revendiquer feu le chancelier Bismarck! Le buste, universellement connu, de la Vénus de Milo est un buste de musculaire, bien différent des bustes à la taille fine représentés par les artistes actuels, qui appartiennent, pour la plupart, à des respiratoires souvent déformés par le corset.

Quant au "cérébral", il a un aspect tout particulier, qui permet de le reconnaître à distance. La taille généralement courte, la présence des membres ou segments de membres petits, par rapport à la taille; par contre, le front est haut et large, parfois saillant, et la face, de faibles dimensions; Edison, par exemple, est un type cérébral. Richelet, Montaigne, Diderot, Kant, possèdent les caractéristiques morphologiques des cérébraux. Grétra et Wagner ont présenté des déformations du type cérébral.

Il existe des cérébro-musculaires, Pasteur, comme il y a des cérébro-respiratoires (Laennec) et des cérébro-digestifs (Schopenhauer, autant du moins qu'on en peut juger par les documents photographiques, tous jours saisis à caution avant l'invention de la photographie).

Quelles conséquences ont-elles de ces notions pour la plupart nouvelles? C'est qu'en prenant pour base les connaissances morphologiques, le médecin pourra diriger scientifiquement l'éducation de l'enfant, et non plus empiriquement, comme le font la plupart des méthodes actuelles; améliorer les conditions qui président à la formation des générations présentes et futures; "conditions respiratoires" (nécessité d'écoles, de lycées en plein air, "conditions digestives" (tabes de régime, alimentations appropriées, "conditions musculaires" (entraînement, gymnastique méthodique, entraînement physique), "conditions cérébrales" (révision de l'horaire des classes, etc.).

Le médecin jouera, de la sorte, un rôle préventif, et aussi un rôle curatif, grâce à l'hygiène thérapeutique, dont il sera appelé à formuler les prescriptions, adaptées à chaque cas individuel.

DOCTEUR CABANES.

Désenchantée

Ni Tor ni la grandeur ne nous rendent heureux.

On s'en doutait déjà avant La Fontaine, et l'observateur attentif cher aux feuilletonistes peut s'en assurer en regardant autour de lui. Mais les grands ou les heureux de la terre devraient bien épargner aux pauvres diables l'expression de leurs doléances. Les milliardaires américains, par exemple, qui remplissent les journaux de leurs jérémiades et gémissent sous le poids de leurs millions, nous font l'effet de dyspeptiques déplorant devant des affamés l'ingestion imprudente d'un pâté truffé.

Il n'y a qu'un rapport assez éloigné entre cette "observation générale" et le cas de Mme Emma Calvé, dont une lettre désespérée fait le tour de la presse. Rassurant une amie sur l'état de sa santé, Mme Emma Calvé parle avec mélancolie de sa "chère jolie voix" toujours vaillante et sonore, mais qui s'en ira un jour: "Hélas! elle est comme moi à l'automne de sa vie..."

Et les vers de Mme de Noailles, les plus beaux peut-être qu'elle ait écrits, nous reviennent à la mémoire.

Hélas! tu t'en iras un jour de moi, jeunesse,

Tu t'en iras, tenant l'amour entre les bras; Je pleurerai, je clamerai, tu t'en iras. Jusqu'à ce que plus rien de toi ne m'apparaisse.

La bouche pleine d'ombre et les yeux pleins de cris. Je te rappellerai d'une clameur si forte. Que pour ne pas l'entendre appeler de la sorte, La mort entre ses bras prendra mon cœur moutré.

Pour traduire cette noble mélancolie, Mme Emma Calvé trouve d'émouvants accents, et puis elle ajoute:

"Les succès du théâtre, les griseries des premières. Que tout cela est loint! Non! ce n'est pas le bonheur. J'eusse préféré être la maman de cinq ou six petits..."

La grande artiste est sincère, sans doute, mais pense-t-elle détourner de la carrière théâtrale une seule des jeunes personnes qui se gargarisent de mélodies dans les conservatoires, et les intéresser à la population? N'y a-t-il une seule femme qui n'ait pas rêvé d'être Emma Calvé?

Et du reste, il est temps encore pour la charmante artiste d'entrer en philanthropie. Pourquoi ne fonderait-elle pas un orphelinat dont elle serait la bonne mère? Elle soignerait, elle sauverait les enfants des autres. Le costume serait délicieux, dessiné par Brunelleschi, et on ferait de jolies photographies pour "Femina..."

Si les océans se vidaient et que leurs lits s'effritissent aux convulsions des chercheurs de trésors, savez-vous combien de millions on pourrait y récolter? 6.000 millions; 6 milliards.

C'est le chiffre que vient de reconstituer (à peu près) un patient "rat de bibliothèque", après avoir compulsé les annales maritimes de la France, de l'Angleterre, de l'Espagne et de la Hollande.

Dans les eaux européennes existent des épaves richissimes dont le contenu serait suffisant pour équibler, pendant plusieurs années, le budget d'une grande puissance!

Telle la frégate espagnole "Duquesne de Florence", qui fit naufrage, il y a trois siècles, dans la baie de Thobermyr, en Ecosse. Ce navire transportait le trésor de guerre de la fameuse Armada, la puissante escadre qui devait conquérir l'Angleterre pour le roi d'Espagne. Or, on sait, par des documents authentiques, que ce trésor, composé de pièces et de lingots d'or et d'argent, valait 700 millions.

Ce chiffre peut être considéré comme un record, et ceux que cette après lui notre statisticien ne le suivent que de fort loin.

Citons la "Lutine", frégate anglaise qui sombra en 1799 près de la côte hollandaise, à l'entrée du Zuiderzee. Elle transportait 40 millions.

Vient ensuite le "Royal Charter", qui sombra en 1839 au large d'Anglesey avec les 375 millions de francs en espèces sonnantes qu'il transportait.

C'est à peu près la même somme que l'on retrouvera, dans les flancs du "Grosser Nor", si jamais la science fournit les moyens d'explorer cette épave qui gît à 30 mètres de fond dans les parages du cap de Bonne-Espérance.

Après ces trésors importants, nous tombons à des misères... qui, d'ailleurs, suffiraient à mon ambition. Le "Prince-Noir", qui repose depuis un demi-siècle sur le lit de la mer Noire, non loin de Sébastopol, contenait 150 millions, soit 3.750.000 francs de moins que le trésor qui sombra dans la Manche au mois de mars dernier avec le paquebot "Océana".

Un autre chiffre impressionnant nous est fourni par les galions espagnols qui sombrèrent dans la baie de Vigo et qui transportaient à eux tous, si nous en croyons les pièces officielles espagnoles, pour plus de 700 millions en métaux précieux.

A ne parler que des parages du cap de Bonne-Espérance, que les premiers navigateurs avaient justement baptisé le cap des Tempêtes, on sait d'une façon absolument certaine que trente-huit navires s'y sont perdus corps et biens depuis deux siècles et qu'ils transportaient des cargaisons de métaux précieux représentant un total de plus de 2 milliards et demi.

Dans le nombre se trouvait le "Grosvenor" avec le trésor de 380 millions dont nous parlons plus haut et sept navires dont les trésors se totalisaient par 800 millions.

Il y a de quoi faire venir l'eau... salée à la bouche!

Autour de la Bourse.

— Hein! ce Rochette, en voilà un qui a sa cachette son jeu!

— Dame, en sa qualité de banquier, il excelle à donner le change!